



DANIEL TERROLLE

Zones d'ombres et de lumières : de la transmutation du déchet au recyclage social

Lors de ma thèse sur la mémoire populaire urbaine du quartier Cayenne à Saint-Ouen¹, en 1983-1987, j'ai été confronté aux frayages multiples que la Zone entretenait avec le quartier limitrophe de cette commune. La Zone était une bande de terre ceinturant Paris, en avant des bastions (de l'enceinte de Thiers, construits pour la défense de la capitale en 1844), constituée du fossé, de la contrescarpe et du glacis, qui mesurait deux cent cinquante mètres et sur laquelle il était interdit de construire quoi que ce soit pour ne pas gêner les tirs des batteries. Même les arbres y étaient coupés afin de dégager la vue aux défenseurs. Elle était désignée sous l'appellation "zone *non ædificandi*" (non constructible). Suivant les emplacements, elle fut occupée par des jardins ou par des constructions de fortune, plus particulièrement situées sur ses portions au nord et à l'est.

Bien des souvenirs des habitants les plus âgés, nés au début du XX^e siècle, attestaient d'une indifférenciation géographique, économique mais aussi sociale entre cette Zone et leur commune, tant les liens entre les habitants de ces deux entités (pourtant administrativement très distinctes) étaient forts. Comment d'ailleurs, et pourquoi, dissocier les biffins du quartier Cayenne² de ceux qui logeaient alors sur la Zone et qui participaient de la même économie de récupération et, somme toute, des mêmes valeurs et du même mode de vie ? Certes, les premiers bénéficiaient d'une appartenance communale leur garantissant divers droits (de propriété, de services et autres), que les autres ne possédaient pas, ce qui les assignait au dénuement le plus total : pas d'assistance des pompiers en cas d'incendie, pas de

Daniel Terrolle est anthropologue, laboratoire AUS-LAVUE, UMR 7218.

PAGE PRÉCÉDENTE
Saint-Ouen, la Zone en 1929, allée
des Chalets.

1. Daniel Terrolle, *Le quartier de Cayenne à Saint-Ouen (93). Mémoires, continuités, métamorphoses*, thèse de doctorat de troisième cycle en ethnologie, université Paris-X-Nanterre, 1987.

2. Quartier dont le nom a été réhabilité à la fin des années 1980 par la mairie de Saint-Ouen (alors communiste) en quartier Debain, du nom du fondateur d'une fabrique de pianos établie en 1863.

voirie ni d'égouts, juste quelques bornes fontaines limitrophes de Saint-Ouen, pas d'assistance médicale³ ou sanitaire ni de rattachement scolaire officiel. *Non aedificandi*, la Zone était considérée comme dépourvue d'habitants, ces derniers ne s'y étant établis qu'à leurs risques et périls. C'était donc un espace officiel de dénégation. Ni Parisiens, ni Audoniens, les Zoniers n'existaient pas officiellement alors qu'ils y vivaient.

À LA SOURCE

En février 1984, dans le cadre d'un enseignement en ethnographie urbaine à l'université Paris-VIII, Daniel Feuille et Danielle Lancry, étudiants, me rendirent un travail conséquent bien qu'ils le jugeaient "inachevé", intitulé *Histoire de vie. Enquête de terrain à partir d'un manuscrit, "Le Sirop de la rue", écrit par M. Ragaine racontant la vie des "biffins" sur la zone de Saint-Ouen vers les années 1920-1930*⁴. L'enquête qu'ils avaient menée, à partir de décembre 1983, portait autant sur l'analyse de contenu du manuscrit que sur l'histoire de vie de son auteur, qu'ils avaient interviewé et perdu de vue en avril 1984. J'avais gardé ce travail pour sa qualité, mais aussi pour les trente-trois pages dactylographiées du *Sirop de la rue* qu'il contenait. La première apportait une série de précisions : la date (26 janvier 1982), le lieu (Les Mureaux), spécifiait "Chez la famille Nourtier" et portait une dédicace ("À ma fille Dominique et à mes amis Jean Ducroquet et Andy Dickson"). C'était en fait un projet de livre qui prenait fin, *ex abrupto*, après seulement trente-deux pages. Le nom de l'auteur ne figurait pas sur la feuille de garde, mais l'enquête menée par les étudiants a permis de l'identifier : il s'agit bien de Maurice Ragaine, né le 23 mars 1923 à Paris, 19^e arrondissement. L'enquête a aussi appris que sa réalisation devait beaucoup à "M^{lle} Nourtier" qui a tapé à la machine à écrire les pages rédigées au crayon par l'auteur, encouragé par Jean Ducroquet, chirurgien-orthopédiste surnommé Croque-Dur, installé alors au 92, rue d'Amsterdam à Paris – ils avaient noué une amitié en partageant l'expérience de courses automobiles et de stock-car organisées par Andy Dickson, en 1953, au stade Buffalo⁵ à la Vache noire.

Ce récit est plus parlé qu'écrit, et il l'est dans une langue populaire empruntant tant aux argots de cette époque qu'aux idiomes professionnels ou au langage familial, courant ou soutenu. C'est une langue dont on pourrait dire qu'elle fait

feu de tout bois et qui, à l'instar des pratiques professionnelles de ceux qui la parlent ou l'utilisent – les biffins –, se construit dans la récupération de vocables divers, de bric et de broc, qu'elle assemble avec bonheur et humour. Son registre lexical est ample, varié et disparate. Ainsi, dans l'énonciation autant que dans ce que l'énoncé lui-même désigne, on est dans une même logique : une homologie d'usage de récupération, de tri et de réassemblage. Cette analogie formelle du "dire" (de la façon de dire) et du "faire" (de la façon de faire) est plus une pratique de la théorie du recyclage qu'une théorie de sa pratique. La forme même du récit transcrit (et parfois non rédigé) préserve toute la saveur et la dynamique de la langue employée, son savoir-faire qui se veut ici un faire-savoir.



Saint-Ouen, vue prise des fortifications. Carte postale, 1906.

C'est donc bien d'un témoignage qu'il s'agit. Le témoignage d'une enfance vécue sur la Zone, entre la porte de Clignancourt et Saint-Ouen, évoquant la sociabilité des habitants entre eux, leur mode de vie et surtout le "chez soi" familial, auquel une place prépondérante est donnée avec un luxe de détails et de précisions d'autant

plus surprenant qu’il s’agit, pour tous les observateurs contemporains de la Zone, d’un habitat unanimement jugé de l’extérieur comme misérable, sordide et indigne – ce jugement, contextualisé, est transmis par les historiens⁶. Face à ces assertions idéologiques, qu’elles soient compassionnelles, misérabilistes, hygiénistes ou seulement “de classe”, le témoignage de Maurice Ragaine apporte un démenti intéressant en ce qu’il est fait de l’intérieur, un point de vue que les commentateurs d’alors n’ont manifestement jamais osé ou jugé bon d’adopter.

LA CABANE, LA BARAQUE, LE PALACE, LA TURNE, LA TANIÈRE, L’ISBA, LA CASEMATE, LA CAGNA, LA TÔLE

Située au lieu-dit (ça ne s’invente pas) “la plaine des Malassis”, l’auteur décrit la maison de sa famille avec précision, “au coin de l’allée Picolo⁷ et de la rue l’Écuyer prolongée à Saint-Ouen”. Il nous en donne immédiatement le mode de construction, commun à l’ensemble de cette forme d’habitat “construit sans plan et sans fil à plomb [...]. Celui qui voulait s’installer sur la zone faisait comme tout le monde. Il ramassait des provisions de caisses vides sur le marché, où là à volonté, on trouvait des caisses à oranges, à poissons, à œufs, à conserves (à cette époque-là beaucoup d’emballages étaient en bois). Après, il suffisait de démonter ces caisses et de reclouer les planches bout à bout, petits et grands morceaux sur la carcasse de la baraque qui était constituée de chevrons. Et après, le tout était recouvert des fondations au faitage de papier goudronné qui était cloué et maintenu par des baguettes de bois.” Il précise cependant que ce papier goudronné n’était étanche qu’une année et qu’il fallait tous les ans le renouveler. Par ailleurs, le matériau était aussi facile à poser qu’il était dangereux en cas d’incendie. Quant à l’intérieur, “comme revêtement mural, c’était tout simplement des vieux canards, des journaux ramassés eux aussi dans les poubelles. Ils étaient collés dans tous les sens avec de la vulgaire colle de pâte d’afficheur [...]. Tout était bon pour colmater les jours”. Ce mode de construction était évolutif et ces habitations “s’agrandissaient au fur et à mesure des naissances, y en avait des longues, ce qui vous fixait tout de suite sur l’importance de la famille et sur le tempérament de leurs problocs⁸”.

Chaque unité d’habitation comportait, appuyée contre elle, un “magasin”, “baraque dans laquelle étaient stockés et classés tous les produits récupérés. Les marchandises qui y étaient, étaient vendues par lots, pour en tirer un meilleur prix. Et c’est

dans ce magasin que venaient les acheteurs qui, sur place, se rendaient compte de l’état de la marchandise et de l’importance des lots à vendre. Tous les chiffonniers avaient leur magasin. Les ventes se faisaient sans témoin, uniquement le chiffetir vendeur et l’acheteur.” À ce “magasin”, qui n’était clos que par une grande bâche sur un côté, était contiguë une écurie couverte abritant un petit cheval ou un âne et la carriole. Le magasin et l’écurie étaient l’objet de tous les soins d’entretien (renouvellement du papier goudronné) par le propriétaire, avant l’habitation elle-même, car ils contenaient les biens les plus précieux dans l’exercice de la profession.

Cet ensemble de constructions comporte un espace libre. Longé par un passage très étroit d’un côté et par une allée de l’autre, il est clôturé par un alignement de “vieux sommiers, de vieux lits-cages, de vieux pieds et têtes de lit en bois et en tôle” que les enfants, en jouant, escaladent en permanence. Selon l’auteur, “ces clôtures étaient le reflet d’un certain luxe. Et traçaient en même temps l’urbanisme de la zone. Elles étaient édifiées suivant les trouvailles de chacun. Elles enfermaient le domaine et donnaient un peu l’image des problocs. Mais y avait aucun portail pour fermer ces clôtures, ce qui simplifiait les moyens d’accès et ne développait pas les instincts de propriété. Les entrées étaient assez larges pour passer avec les attelages.” Cette organisation de l’espace est fonctionnelle puisqu’elle regroupe le “chez soi” et la vie familiale avec l’espace de tri, de stockage et de vente, ainsi que l’écurie.

On s’aperçoit qu’au-delà d’un simple entassement de cabanes délabrées, tel qu’un œil extérieur pouvait en juger, existait une organisation d’espaces différents, articulés les uns aux autres selon une logique spécifique liant le travail et la vie familiale. On peut parler d’unité d’habitation, au même titre que, dans l’habitat rural, ce concept désigne le logement et ses dépendances diverses (grange, étable, soue, poulailler, etc.). L’auteur précise d’ailleurs que ces unités se répartissaient le long d’un réseau d’allées, de passages, d’impasses, et formaient, “pour se déplacer à travers cet immense rassemblement de baraques en bois [...] un grand labyrinthe”. Les habitants avaient donné à tous ces chemins “des noms marrants : par exemple, y avait l’allée « de la dernière chance », l’impasse « des contagieux », l’impasse des « bons enfants », le passage « des muets » et bien sûr l’allée « Picolo »”. Cette dernière était la plus grande sur cette portion de la Zone et elle avait pris le nom du “rade” qui “était le point de ralliement des

6. Voir, notamment, Madeleine Leveau-Fernandez, *La Zone et les Fortifs*, Pantin, Le Temps des cerises, 2005.

7. Café-restaurant populaire alors célèbre (dont le nom est plus précisément “A. Picolo”), limitrophe du “Marché Malik” et dont les étudiants ont photographié la façade en 1984. “Le Picolo” est aujourd’hui, rue Jules-Vallès, signalé comme un “lieu culturel” sur le dépliant touristique relatif au marché aux puces de Saint-Ouen ; ce café-restaurant accueille divers concerts et manifestations culturelles.

8. Propriétaires.

PAGE SUIVANTE

Saint-Ouen, un quartier “biffin” (plaine Malassis). Carte postale, 1908.

9. L'auteur précise par ailleurs que les connaissances des tsiganes et des manouches en matière de pharmacopée traditionnelle étaient appréciées : ils dispensaient des soins en cas de maladie dans la famille. Il se souvient des gestes de son père, alors qu'il revenait avec des brûlures de ses interventions contre le feu : “Le vieux a sorti une boîte en fer blanc, une grande boîte de p'tits beurres dans laquelle il avait un mélange à lui. Un mélange fait de coquilles de moules séchées et écrasées à l'état de farine, de miel, de plantes, c'était un mélange romano qu'on lui avait appris.” Encore tout jeune, Maurice Ragaine a contracté une broncho-pneumonie qui aurait nécessité son transfert à l'hôpital Bichat (ce qui était inenvisageable pour les Zoniers). Le médecin a tout tenté pour le soigner sur place et a fini par abandonner l'espoir de faire tomber la fièvre. Les voisins manouches venaient aux nouvelles et insistaient pour le soigner. Sa mère avait confiance dans la médecine mais finalement, elle l'a “donné aux manouches”. Il a donc été pris en charge dans leur roulotte par une vieille femme qui a demandé la peau d'un gros lapin écorché vif : “Elle m'a enduit la poitrine et le dos d'une graisse grise dans laquelle il y avait des épices mélangées. En se dépêchant, elle m'a enveloppé toute la poitrine avec la peau comme elle la voulait et elle a dit à mon vieux « maintenant ça devrait aller » et que mon dab devait partir.” Au terme de ce traitement, la fièvre a disparu et il a été sauvé.

chiffortins assoiffés”. L'auteur évoque à propos de cette voirie bien particulière “des boyaux de circulation assez étroits. Ça laissait juste le passage pour certains p'tits attelages. Attelages bien souvent composés d'un tout petit cheval ou d'un âne. Pour passer là-dedans il fallait s'appliquer. Les pauvres biffins qui créchaient dans les guitounes qui bordaient ces lieux étaient obligés de changer assez souvent des panneaux entiers de papier goudronné qui se trouvaient arrachés par les moyeux de roue des charrettes. Dans quatre-vingts pour cent des cas l'accrochage était dû une fois d'plus à la pictance, y avait pas d'salades, pas d'engueulades, tout s'arrangeait à l'amiable. Y avait beaucoup de compréhension, surtout quand une connerie était due aux abus de la tisane.” Le sol était en terre. “Y avait rien de pavé ni d'goudronné, ce qui donnait l'impression l'été, avec un peu de sécheresse, de marcher dans un désert de poussière de terre. La poussière volait partout. Et l'hiver c'était la gadoue, les panards dans la mouscaille jusqu'aux chevilles, c'était pas toujours marrant.”

Maurice Ragaine situe la maison de son père à cinquante mètres de “chez Picolo”, dont ils entendaient tous les bruits. De l'autre côté, “sur le terre-plein, les voisins les plus proches étaient des romanichels et des manouches. Ils s'étaient installés là en demandant l'autorisation à mon vieux. Comme mon vieux n'était pas propriétaire du terrain, il leur a dit qu'ils pouvaient s'installer là tout le temps qu'ils voulaient, et que quant à lui il n'y voyait pas d'inconvénients. Par la suite ces romanos, ces tsiganes et ces manouches sont devenus des amis d'la famille [...]. On s'entendait bien avec eux. C'étaient des vanniers, des rémouleurs, des étameurs⁹.” Il note aussi que derrière la maison de son père, à une trentaine de mètres, se situait la fontaine : “On était placé au mieux près de cette fontaine.” Seul équipement urbain dans un habitat sans desserte d'eau à domicile, elle cristallisait à la fois le respect inculqué aux enfants pour qu'elle ne soit pas dégradée mais aussi les corvées d'eau quotidiennes dont ces derniers étaient chargés pour leur famille. La demande était forte. Cinq à six bidons de vingt litres (réformés des laiteries) par famille ne se remplissaient pas rapidement, car il fallait faire tourner la pompe à la main. Bien souvent, ces bidons étaient charriés sur un vieux landau, une poussette ou une caisse montée sur roues. Les enfants passaient beaucoup de temps à la fontaine, lieu d'échange de nouvelles. Son importance était d'autant plus grande qu'elle était le recours en cas de “rifle” (feu), fort redouté compte tenu de l'habitat en bois et des marchandises de récupération stockées.



“UNE TÔLE INDÉTRÔNABLE”

Maurice Ragaine fait une description minutieuse de la maison de son père car, selon lui, elle était exceptionnelle. “S’il y avait eu un oscar pour la guitoune bizarre et bien j’suis sûr que mon dab l’aurait gagné à l’unanimité du jury. Une tôle comme la sienne était indétrônable.” De fait, cette maison était la plus haute de la Zone car son père avait monté un étage dessus : “Mais attention ! Un premier étage factice. Il était interdit de monter au premier. Le premier étage était là pour les chasses, rien que pour le plaisir des mirettes, ce n’était que frime et illusion, du vrai décor. Du trompe-l’œil quoi ! Mon architecte de dab avait poussé la capsule jusqu’à lui faire un balcon, au premier étage. Un balcon en bois bien sûr, et comme grille d’ornement, mon vieux l’avait faite avec des bouts de manche à balai [...]. Il avait poussé la plaisanterie jusqu’à mettre sur le balcon une chaise longue (dite « Transat ») habillée d’une toile à rayures blanches et rouges, qu’était plus que fatiguée et passée. Elle avait vraiment mauvaise mine la chaise longue, pas encourageante du tout, même au sol, personne n’aurait pris le risque de s’allonger dessus. De chaque côté du Transat, des géraniums en pot. Vu de terre, c’était attirant.” L’auteur détaille ensuite ce que l’on découvrait en passant la porte : “L’intérieur de l’isba [...] se composait de quatre pièces, la salle à manger (ou LIVING-ROUM comme on dit aujourd’hui), une grande cuisine, parce qu’on recevait beaucoup, et deux chambres à coucher, y avait pas de cave bien sûr, pas plus que de grenier. Y avait pas de tout-à-l’égout, mais on avait un « tout-dans-le-passage » c’est-à-dire qu’y avait un tuyau qui sortait d’la baraque pour virer les eaux usées. Ça n’puait pas toutes ces eaux que l’on balançait devant la tôle, car mon vieux n’était pas regardant côté grésil. D’après lui, pour purifier, y avait pas mieux [...]. Quant aux W.-C. c’était une petite baraque en bois aussi, et comme de bien entendu elle était recouverte de papier goudronné aussi, c’était des W.-C. champêtres.” Il décrit le mobilier venant de divers débarras que son père avait faits : une salle à manger Henri-II complète, un poêle Gaudin qui chauffait toute la maison et une suspension en cuivre, à pétrole, de la marque Matadore, “garnie d’un globe en opaline d’un joli vert amande ceinturé d’une frisette de petites perles rouge et marron [...]. Ma mère aimait beaucoup sa suspension et en prenait bien soin.” La décoration des murs était l’affaire de son père : “Il y avait plein de gravures et de vieux tableaux crevés qu’étaient des trouvailles de poubelles ou de débarras [...]. Évidemment le décor changeait

souvent, mon vieux en vendait et en retrouvait d’autres.” La cuisine comportait “une cuisinière en fonte émaillée bleue, qui brûlait tout ce qu’on lui donnait. Du bois, du charbon, du coke, de la brique de tourbe et surtout de vieilles godasses d’hommes et de femmes [...] toutes les godasses qu’on ramassait dans les poubelles et qui n’étaient pas vendables pendant l’été étaient stockées pour le chauffage de l’hiver.” Pourtant, ce combustible dégageait des odeurs fortes : “On n’y faisait même plus gaffe nous, on était habitués à l’odeur [...]. Le cuir, le caoutchouc, le crêpe et la sueur ça donnait des effluves sérieuses et tenaces des fois.” Puis vient le portrait de la grande table, “rectangulaire et de bois blanc”, qui “tenait le centre de la pièce. De chaque côté des bancs et aux embouts de table des tabourets”. L’éclairage était fourni par une grosse lampe à pétrole et l’un des murs était décoré par une batterie de casseroles émaillées rouge que sa mère avait accrochées : “Elle était comme mon dab elle aussi, car jamais ses casseroles elle les a mises au feu, elles n’ont jamais servi. Elles étaient là comme le premier étage factice, pour le plaisir et la décoration.” Tous les ustensiles, ainsi que la vaisselle et les couverts, étaient issus de la récupération, à la fois en grand nombre, disparates et dépareillés, même si “y avait de belles choses quand même parmi tout ça, y avait même des couverts en argent”. La description se complète avec “notre dortoir”. “C’était chouette aussi. Sur les murs, toujours la même tapisserie. Y avait trois plumards, c’étaient trois lits-cages : un pour chacune de mes frangines et un grand pour mon frangin et moi, et pour parfaire l’ensemble ces trois plumards avaient pour compagnie une très grande armoire dite normande.” Cette dernière, d’ailleurs, occasionnait bien des tracasseries ; ne pouvant jamais être calée d’aplomb sur le sol inégal, ses portes grinçaient effroyablement. Elle était donc souvent transportée autour de la pièce, pour une meilleure assise jamais trouvée, entraînant aussi un déplacement des lits. Les enfants se sentaient à l’aise dans leur chambre : “On aimait bien notre niche, en effet notre dortoir c’était en même temps notre classe scolaire. Mon frère aîné qu’avait eu la chance d’aller quelque temps à l’école, nous apprenait son savoir en jouant les professeurs ; il nous a appris à lire à moi et à mes deux frangines [...] en se servant de la tapisserie murale de notre *nursery*. On lisait tout, les faits divers et le reste, on lisait ce qui était visible. Cet étalage de presse sur le mur ne permettait pas toujours de lire les articles en entier. Quand y avait en bas d’un article : « suite page 3 » par exemple, comme l’armoire, on faisait le tour de la *nursery school*, on retrouvait rarement la suite de l’article. Quand on en avait marre du décor et que

les canards commençaient à jaunir, on demandait au vieux de bien vouloir reta-pisser la chambre car on avait tout lu qu'on lui disait. Il s'faisait pas prier. Armé de quelques kilos de colle de pâte, d'une brosse d'afficheur, de quelques potes et aussi de quelques litrons, il nous recollait d'autres vieux journaux dans la case. Les murailles de bois étaient r'habillées, c'était réglé en deux heures, on participait à l'opération. Notre rôle à nous c'était de déplier les vieux canards, on était content quand ils avaient fini. On se précipitait pour voir cette lecture fraîche (au sens propre du mot) et variée. On peut dire, mes deux frangines et moi, qu'on a presque appris à lire dans notre plumard." Quant à "la chambre des darons", elle était plus solennelle : "Elle était meublée d'un lit Henri-II, d'une armoire Louis-Philippe en noyer (qui elle avait bon caractère) et d'une commode Empire dont la marqueterie avait souffert. Un tiroir de cette commode a servi de berceau à ma sœur aînée, le tout était très propre. Et sur les murs de la chambre des vieux, toujours la même chose, la tapisserie Gutenberg." Le sol de toutes les pièces était recouvert d'un lino posé à même la terre battue, égalisée lors de la construction. Cela n'empêchait pas des remontées d'humidité et imposait un changement fréquent de ce revêtement.

Dans cet habitat vivaient aussi diverses bêtes, en plus du cheval à l'écurie surnommé "Bibi". Il y avait des oiseaux siffleurs en cage (des serins et un "mulet"¹⁰) que l'on accrochait dehors dès les beaux jours, un chat roux et crème (surnommé "Rouquin beurre"), un chien (bas-rouge appelé "Falot" car ses yeux jetaient des éclairs dans la nuit). Les rats étaient moins appréciés ; ils nécessitaient d'avoir recours à un garde-manger en treillis métallique, qu'on suspendait dans la cuisine pour mettre à l'abri la nourriture. Tous les soirs, il fallait aussi ranger soigneusement vêtements et chaussures pour éviter qu'ils soient grignotés.

Un soin particulier était apporté au logement et à son environnement. "Tous les zonards aimaient à décorer et à enjoliver leur turne. La plupart faisaient pousser des pois de senteur le long de leurs murailles en bois. On peut dire que le pois de senteur y était en puissance. La graine ça coûtait pas chérot, et croyez-moi ça filait un drôle de côté champêtre, quand tout était fleuri (j'aime bien les pois de senteur, mais c'est marrant, ils n'sentent rien les pois de senteur¹¹...)." Maurice Ragaine explique la particularité de la maison de son père par son tempérament ingénieux et bricoleur, mais aussi par l'attachement qu'il portait à son "chez lui". Si toutes les habitations de la Zone étaient loin d'être aussi abouties dans la forme,

PAGE SUIVANTE
Saint-Ouen, chez nos "biffins",
une rentrée de "matinée".
Carte postale, s. d.

10. Issu, selon l'auteur, du croisement d'une serine et d'un chardonneret. En fait, c'est un oiseau hybride issu du croisement entre canari et chardonneret élégant appelé "mulet" par analogie avec l'hybride de l'âne et de la jument. Le mulet est stérile ; il est très apprécié pour son ramage aux mille et une tonalités chatoyantes et pour son chant harmonieux.

11. Il s'agit sans doute de l'espèce spontanée (*Lathyrus latifolius*), plante de haie vivace et inodore.



l'aménagement et la décoration, l'exemple paternel témoignait d'une imagination créatrice, qui pouvait faire des émules. Cette dynamique prend sens à travers les formes de sociabilité particulières qui régissaient cette population.

CEUX DE LA ZONE

À travers ses évocations, Maurice Ragaine dresse un portrait sociologique des habitants. "Sur cette zone, en plus des chiffetirs, y avait aussi d'autres personnages qui faisaient les petits métiers de Paris : vitriers, vendeurs de plaisirs, rémouleurs, marchands de marrons, marchands de quatre saisons, rempailleurs de chaises, marchands d'coco, exhibitionnistes, cracheurs de feu, fakirs, fabricants de poupées de son, rétameurs, tondeurs de chiens, etc., etc. Et tout ce petit monde s'entendait très bien malgré les différentes races qui s'y côtoyaient, et Dieu sait si c'était varié côté races. Fallait pas être raciste pour crêcher là. Y avait des Russkofs, des Polaks, des Espagnols, des Allemands, des Hongrois, des Ritals, des Turcs, des Portugais et bien sûr plein de romanichels et d'manouches¹². Tous ces romanos et ces manouches avaient trouvé sur la zone une étape de paix. Car la zone les mettait à l'abri des tracasseries et des tourments que pouvait leur occasionner notre charmante société. Sur la zone, y avait pas de p'tits panneaux sur lesquels était marqué « INTERDIT AUX NOMADES ». Tout ce petit monde s'entendait très bien et vivait dans un chouette climat, y avait pas de jalousie. Chacun traînait sa mistoufle mais aussi chacun connaissait l'partage." Tous respectaient une obligation implicite : "Ne pas poser de question, la fameuse règle de la zone !" Une solidarité très forte liait ainsi les habitants. L'auteur évoque notamment l'auto-organisation pour faire face au risque d'incendie, très grand car on s'éclairait au pétrole et à la bougie, et la proximité des baraques favorisait une extension rapide. Le "riflé" était source d'inquiétude constante, d'autant plus que bien des habitants dans la misère étaient aussi des alcooliques chroniques souvent épuisés par leur travail quotidien harassant, ce qui ne les mettait pas à l'abri d'une maladresse pouvant entraîner un départ de feu. Maurice Ragaine souligne par ailleurs que les pompiers audoniens ne mettaient guère d'entrain à intervenir ici et qu'ils arrivaient en général trop tard. Son père et d'autres hommes s'étaient donc organisés préventivement : des fûts de récupération de deux cents litres d'eau avaient été mis en place à des endroits stratégiques, éloignés des fontaines. Ils veillaient à ce qu'ils soient pleins en permanence. Par ailleurs,

12. Issus de peuples originaires de l'Inde, les romanichels et les manouches semblent différenciés ici par M. Ragaine sans que l'on en comprenne les raisons avouées : s'agit-il d'un habitat différent (en roulotte ou en baraque), renvoyant à une sédentarité différente (saisonnaire ou définitive) ?

ils s'étaient constitués en une sorte de brigade de pompiers volontaires : "Ces pomplards bénévoles avaient une réunion une fois par semaine. Ils se réunissaient bien sûr chez Picoles [...] et la réunion ne se passait pas sans liquide, c'est normal, il faut du liquide pour les pomplards. C'était une occasion de plus pour picoler ensemble." Pour intervenir rapidement et surtout sauver les personnes (prioritairement les enfants) prisonnières des flammes lors de ces départs de feu aussi redoutés que fréquents, on était contraint de laisser brûler la maison après avoir mis les habitants à l'abri, mais on s'acharnait par contre à sauver le "magasin" des flammes car c'était le fruit du travail quotidien et la seule source de revenus. L'habitat détruit, la solidarité s'organisait pour débayer et reconstruire au plus vite : les matériaux de récupération à cet effet affluaient, ainsi que la main-d'œuvre solidaire pour aider rapidement. L'essentiel du mobilier indispensable était alors donné par les uns et les autres : cuisinière, lits, matelas, buffet, vaisselle, lampes à pétrole, vêtements usagers issus des débarras et des poubelles. Cela suffisait dans un premier temps pour redémarrer, pour recommencer une vie de misère.

L'auteur concède que "dans ce mélange humain y avait des hommes qu'étaient de véritables boucans¹³, qui pour distribuer les coups n'étaient pas les derniers. Y en avait qui se trouvaient bien sur la zone et qui n'avaient pas besoin d'voir la police¹⁴. Y avait des déserteurs, des insoumis et des anarchistes. J'veux pas dire que c'était la crème qu'habitait là, j'veux pas dire qu'les zonards c'était de l'écume de mer non plus." Mais les enfants étaient à l'abri : "Ce qui est sûr c'est qui y avait pas de vieux bonhommes qu'attendaient les p'tites filles avec des caramels pour les attirer dans les coins, les pygmées ne craignaient rien. Ils n'étaient entourés que d'amis (quand les boucans se battaient on faisait rentrer tous les minos dans les baraques)."

En dehors des corvées diverses (eau, courses alimentaires quotidiennes, aide au tri, surveillance des plus jeunes...), les enfants passaient du temps à jouer ensemble : "Quant à nous les moujingués il fallait toujours qu'on s'amuse, qu'on traîne nos savates dans les grands terrains vagues, qu'étaient nos terrains de sport où poussaient la sauge et les teigniers¹⁵. On avait nos espaces verts et le soir, en rentrant dans nos gourbis réciproques, après nos jeux et nos chamboulages, on s'enlevait mutuellement, en riant, les teignes accrochées dans nos fringues et dans nos cheveux [...]. Pour nous grouillots zonards, c'était vraiment un coin formidable où on trouvait de l'amusement, le bonheur et surtout une immense famille. On était heureux dans cette immense cour des miracles, véritable labyrinthe de ruelles,

13. "Boucan : tiré du mot boucanier, homme pétardié brutal et bruyant." (Note de M. Ragaine.)

14. Voir Michelle Perrot, "Dans le Paris de la Belle Époque : les « Apaches », premières bandes de jeunes", in Bernard Vincent (dir.), *Les Marginaux et les exclus dans l'histoire*, numéro spécial des *Cahiers Jussieu*, n° 5, Paris, UGE, "10/18", 1979, p. 387-406.

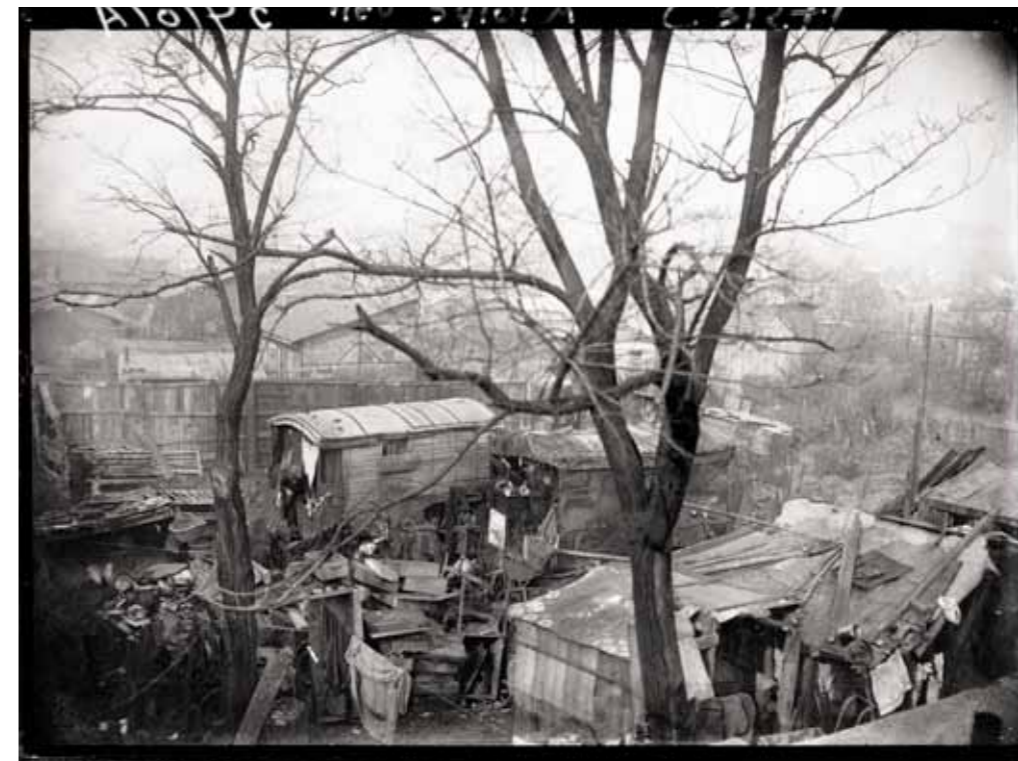
15. Il est très possible qu'il se souvienne de la sauge des prés (*Salvia pratensis*), qui s'accommode bien de sols très superficiels et secs et qui fleurit bleu intense (très joliment). Les "teigniers" sont sans doute les capitules très accrochants des bardanes (*Actium lappa*). On nomme la plante d'après ses fruits, caractéristiques, et au pluriel car elle en produit de nombreux.

d'impasses et de culs de sacs où ne pouvaient se trouver que les désailés que le destin avait fait atterrir sur ce territoire qui suait la misère et la pauvreté, mais où régnait aussi parmi les indigènes l'honneur et souvent beaucoup de dévouement.”

Cette entraide se manifestait aussi par l'accueil, l'hébergement de ceux qui étaient à la rue : on ne refusait pas de mettre à l'abri un plus démuné que soi, que l'on autorisait à dormir, pour quelque temps, dans le “magasin” par exemple, et avec lequel on partageait le peu que l'on avait à manger. À ce propos, Maurice Ragaine évoque l'accueil chez ses parents d'une femme à la rue, ancienne chanteuse de cabaret déchue et alcoolique. Ils la logèrent pendant cinq ans dans le magasin, où “ma mère lui a fait un page¹⁶ avec du beau chiffon”. Surnommée “Suce-Couenne” (car elle les embrassait souvent avec entrain), elle dormait sur les ballots de bons chiffons et travaillait l'après-midi chez “un fripier qui faisait le dépouillage de vieux vêtements qu'il achetait aux chiffonniers. Il récupérait les boutons, les épaulettes, les entoilages et les doublures. Donc, pour ce boulot, il engrainait des femmes sans profession [...]. Elle faisait des paquets, aidait les acheteurs à charger la marchandise dans leurs bagnoles [...]. Pendant cinq ans notre adoptée a été chez elle, chez nous, jusqu'au jour où [elle a disparu avec] un p'tit cirque ambulancier, comme il en existait à l'époque.” Quelque temps après, elle reviendra pour s'installer sur la Zone et présenter son amoureux, un garçon de cage qui portait un fouet autour du cou et sera surnommé très vite “Gave-Fauve”. Elle leur a dit : “Vous êtes ma famille, je voulais vous en parler avant.” Son père leur construira une cabane et tous les Zoniers leur fourniront de quoi équiper leur ménage pour commencer leur nouvelle vie.

Cette sociabilité forte a comme contrepartie une fermeture du groupe sur lui-même, une étanchéité défensive collective. “C'était un coin hermétique aux étrangers des lieux, personne ne s'aventurait dans la zone, ça n'inspirait pas confiance et même la police française ne venait pas. Les descentes de police dans ce semblant de « *no man's land* » étaient pratiquement nulles. Depuis que suite à leurs exploits, certains flics trop zélés s'étaient retrouvés dépouillés, la frime et les abattis bleuis par les jetons qu'ils étaient venus chercher là, en voulant jouer les emmerdeurs et les matadors. Les chiffortins étaient très chatouilleux et ça avait calmé l'ardeur des représentants de l'ordre et de la loi de ce quartier d'Saint-Ouen.” Cela confirme l'idée déjà formulée des jugements négatifs portés sur la Zone depuis l'extérieur ; ils émanent des hiérarchies sociales englobantes qui projettent leur idéologie sur cette microsociété de prolétaires et de miséreux.

16. Un lit.



La Zone à la porte de Clignancourt. Agence Meurisse, 1928.

OUVERTURES

Face à ce témoignage, la première question qui s'impose est celle de la validité du texte. Les recoupements opérés, notamment avec les photographies de l'époque, sur Maurice Ragaine et certains faits en confirment la pertinence. Mais bien des éléments du récit ne peuvent être vérifiés. Les souvenirs évoqués sont-ils fiables ? Ne sont-ils pas enjolivés par la nostalgie d'une enfance perdue ? Ou modifiés, si ce n'est éclipsés, par une mémoire rendue défaillante par l'âge ? L'extrême précision des faits rapportés plaide cependant en faveur de leur qualité. J'ai par ailleurs trouvé beaucoup de concordances avec la matière des entretiens que j'ai moi-même menés lors de ma thèse, auprès d'informateurs nés en 1900 et vivant à quelques mètres de là.

Que retenir de ce texte ? À travers l'éclairage de l'intérieur qu'il donne – un point de vue exceptionnel –, il met en évidence diverses réalités qui réhabilitent les Zoniers, en contrepoint des descriptions compassionnelles et dévalorisantes qui en avaient été dressées, à l'époque, par des observateurs extérieurs¹⁷. Il permet de

17. Voir Lucien Aressy et Antoine Parménie, *La Cité des épaves. Le marché aux puces*, illustrations d'André Deslignères, Paris, Éditions littéraires et artistiques, 1943 ; André Warnod, *Les Fortifs. Promenades sur les anciennes fortifications et la zone*, lithographies de Serge-Henri Moreau, Paris, éd. de l'Épi, 1927 ; André Billy, *Adieu aux fortifications*, Paris, Société de Saint-Eloy, 1930 ; Pierre Lhande, *Le Christ dans la banlieue*, Paris, Plon, 3 vol., 1927-1931.

comprendre la résistance sociale et économique de ces miséreux, dénués alors d’aides sociales, mais aussi de tout contrôle social extérieur. Il fait entrevoir l’autonomie de ce groupe, de ses règles et de ses valeurs, et la régulation spécifique de son ordre interne. Il donne à voir le rapport de force collectif qu’il représentait et qui restait insupportable, dans son autarcie urbaine, économique et sociale, pour le reste de la société.

Par la finesse des descriptions, il atteste sur le plan architectural de ce qu’il faut bien appeler une qualité particulière de construction, fondée sur la récupération, le bricolage et l’échange interne. En ce sens, on peut parler d’un habitat vernaculaire des plus démunis, dont on retrouvera ensuite les mêmes constantes, même si, avec le temps, les matériaux de récupération ont changé¹⁸, tout comme l’accès à ces derniers, devenu de plus en plus difficile avec la gestion ordonnée des déchets qui en limite l’usage : dans les bidonvilles français des Trente Glorieuses¹⁹, dans les *Nojukusha* de Tokyo²⁰, dans les favelas brésiliennes ou chez les Roms et les SDF²¹. La particularité de cet habitat est d’être temporaire²², éphémère, ce qui est aujourd’hui plus vrai que jamais. Sa temporalité s’est sérieusement rétrécie depuis l’époque de la Zone, car notre société empêche de plus en plus qu’il surgisse dans l’espace et qu’il dure dans le temps. Ainsi, elle le combat toujours au nom des mêmes critères de dénégation, interdisant à ceux qui n’ont rien d’en faire quelque chose et de prouver ainsi leur autonomie dynamique, leur volonté de vivre, de bricoler leur “chez soi”, leur langue, leurs usages. À la richesse de cette sociabilité, on préfère substituer une aide et un contrôle social qui, au prétexte de leur venir en aide, permet de mieux les réduire, le plus souvent à néant, sans jamais leur apporter de solution pérenne.

Par d’autres aspects, ce témoignage atteste de la force symbolique de ces Zoniers, notamment à travers la richesse d’une langue de récupération, tout aussi bricolée que leur habitat, avec sa profusion de sobriquets imagés qui, tant pour les hommes que pour les bêtes, individualisent et personnalisent. Chacun y trouve une place, et sa place. Le recours inattendu et inventif à la lecture murale d’occasion, grâce à la “tapisserie Gutenberg”, offre un exemple des modalités de la débrouille et du bricolage qui, pour être aléatoires, n’en sont pas moins impressionnantes d’originalité et d’efficacité pédagogique. Ceci à l’instar de la décoration (chromos, tableaux), dont le renouvellement permanent enrichit tant par sa diversité (“Ça filait un côté musée, j’dirais même galerie”) que par ce qu’il inculque sur l’éphémère des lieux.

Ce récit, qui relève de la littérature prolétarienne²³, pousse aussi à interroger, d’un point de vue épistémologique, le peu d’entrain qu’ont les ethnologues à s’appuyer sur de telles sources dans leurs recherches. Même si ces témoignages restent peu nombreux jusqu’à la moitié du XX^e siècle en France, on doit questionner le statut que leur donne l’ethnologie dans la construction de l’objet scientifique. Ceci d’autant plus qu’un vaste mouvement populaire de témoignages et d’histoires de vie, spontanés ou suscités, se développe depuis une vingtaine d’années, encouragé par les médias mais aussi par le devoir de mémoire et l’intérêt de nombre de sociologues et d’historiens. Cela crée même un marché visible sur Internet, où écrivains publics, associations et conseils prêtent ou négocient leur concours pour aider quiconque à mettre en forme ses “mémoires” ou son “histoire de vie”. Des éditeurs ont ouvert des collections sur ce thème, flairant un nouveau marché possible. Outre que ce mouvement peut être considéré comme le symptôme d’une société qui privilégie le recueil de la mémoire individuelle, à défaut de collecter une mémoire collective dont les supports sociaux ont été anéantis par les récents changements économiques et sociaux, cette nouvelle forme de transmission via l’écrit, facilitée par l’usage de l’ordinateur et d’Internet, doit faire partie des sources, connexes au travail de terrain, que l’ethnologue ne peut maintenant se contenter d’ignorer. La recherche d’Yvonne Verdier sur l’œuvre de Thomas Hardy²⁴ présente une autre tentative d’enrichir l’ethnologie par l’analyse de ce qu’apporte un romancier, extérieur au milieu dont il rend compte, avec finesse. Cette littérature déjà reconnue comme telle ne pâtit pas du déni et des *a priori* “de classe” que subissent depuis longtemps les écrits prolétariens. Or c’est bien de ces témoignages de première main dont on parle ici, et non de ceux des divers porte-parole qui se sont attachés, au prétexte de rendre la parole aux “sans voix” ou d’attester d’eux, à se substituer à ces derniers.

Le récit de Maurice Ragaine est un témoignage précieux, car il émane d’un de ceux qui sont condamnés à n’être que des “ombres de l’histoire”, auxquels quelques historiens tentent aujourd’hui de restituer leur consistance historique²⁵. *Le Sirop de la rue* met singulièrement en lumière ces sous-prolétaires, avec les outils de la survie qu’ils ont développés dans les années 1930. Ils continuent de le faire aujourd’hui²⁶, ce que nos sociétés leur dénie.

23. Voir Michel Ragon, *Histoire de la littérature prolétarienne en France. Littérature ouvrière, littérature paysanne, littérature d’expression populaire*, Paris, Albin Michel, 1974. Un autre témoignage est évoqué sur le secteur des Moulineaux par Danièle Pouban-Brenguier, “Vivre sur la Zone”, *Gavroche. Revue d’histoire populaire*, Évreux, éd. Floréal, n° 1, 1981, p. 14-16.

24. Voir Yvonne Verdier, *Coutume et destin. Thomas Hardy et autres essais*, Paris, Gallimard, “Bibliothèque des sciences humaines”, 1995.

25. Voir Michelle Perrot, *Les Ombres de l’histoire. Crime et châtement au XIX^e siècle*, Paris, Flammarion, 2001, chap. V, “Marginaux et délinquants”. Et *Vivre dans la rue à Paris au XVIII^e siècle*, choix de textes présentés par Arlette Farge, Paris, Gallimard / Julliard, “Archives”, 1979.

26. Voir Patrick Bruneteaux et Daniel Terrolle (dir.), *L’Arrière-Cour de la mondialisation, op. cit.*